Le Coteillage

Un chemin à découvrir . . .

Revue de la Société de conservation et d'animation du Patrimoine de Trois-Rivières Inc.

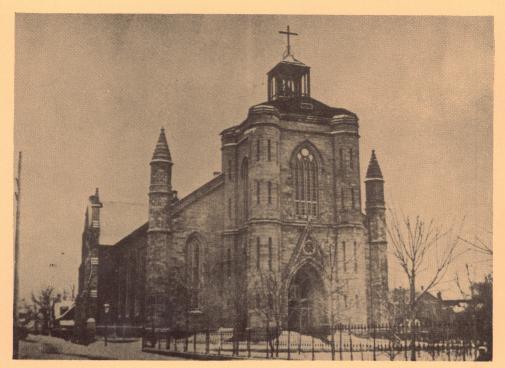
SOMP

Volume 1, Numéro 2,

Décembre 1981 / \$1.00



Le Manoir de Niverville avant sa rénovation



La cathédrale en 1858

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	Louise Hamel	J	
CONDENSÉ DE RECHERCHE	Alain Gamelin	2	
A TRAVERS LA MAURICIE		4	
COURRIER	Suzanne Girard	5	
LA CATHÉDRALE	Louise Hamel	6	
LOI SUR LES BIENS CULTURELS		7	
SÉMINAIRE DE NICOLET	Pierre St-Yves	8	
CRUCIVERBIAGE PATRIMONIAL	Jean Morasse	11	
RANDONNÉE DU PATRIMOINE	La Tournée des Musées!	12	
UN BRIN DE LECTURE	Jean Roy et Louise Hamel	14	
350e ANNIVERSAIRE	Louis-Philippe Poisson	16	
NOS ANCÊTRES SAVAIENT-ILS ÉCRIRE?	Claude Lessard	18	
HOMMAGE À UN TRAVAILLEUR	Sr Thérèse Germain, O.S.U.	19	
GROUPE DE RECHERCHE SUR LA MAURICIE	René Hardy et Pierre Lanthier	20	
FENÊTRE OUVERTE SUR LES URSULINES	Sr Thérèse Germain, O.S.U.	23	

Éditorial

POUR D'AUTRES OPÉRATIONS-FIERTÉ

Depuis quelque temps, nous assistons à Trois-Rivières à une campagne publicitaire sans précédent: l'opération-fierté, mise sur pied afin de réussir à doter notre ville d'un Pavillon sportif communautaire.

Il nous apparaît significatif qu'une telle opération soit lancée à Trois-Rivières en vue d'obtenir des équipements sportifs: on dirait que les gros canons sortent facilement quand il s'agit de sport à Trois-Rivières, mais qu'ils restent étonnamment silencieux quand il s'agit de doter la cité d'équipements culturels...

Et si une opération-fierté était lancée pour faire connaître aux trifluviens leur Bibliothèque municipale? Y aurait-il dans notre ville 400 bénévoles disponibles pour "vendre" l'idée d'un agrandissement de ce foyer culturel comprimé qu'est notre bibliothèque?

Et si une opération-fierté était mise sur pied pour redonner aux trifluviens le goût d'exiger que le Manoir de Niverville soit mis en valeur et accessible au public? Et la Terrasse Turcotte, n'aurait-elle pas besoin elle aussi que quelques bénévoles en soient fiers? Et le Flambeau, qui n'a flambé dans toute sa vie que quelques jours...?

Et si une opération-fierté était lancée pour redonner vie à un centre ville moribond, y aurait-il 400 bénévoles qui donneraient du temps et de l'énergie pour remettre en état de fonctionner un coeur de ville fatigué, délaissé, mal entretenu? Ce n'est pas d'une seule, mais d'une dizaine d'opérations-fierté dont Trois-Rivières a besoin pour assurer aux trifluviens une qualité de vie qu'ils n'ont plus dans leur ville.

Autant d'opérations-fierté à mettre sur pied de toute urgence avant que les touristes n'affluent en 1984. Sinon on n'aura pas de quoi être fiers...

LOUISE HAMEL.

Condensé de recherche

L'un des objectifs du Coteillage est de stimuler la recherche sur le patrimoine local et régional. Nous publions donc dans chaque numéro un "condensé de recherche" effectué par un

étudiant de niveau collégial ou universitaire.

ALAIN GAMELIN, historien au Groupe de recherche sur la Mauricie de l'Université du Québec à Trois-Rivières, nous présente LA COMPAGNIE DES MOULINS À VAPEUR DE PIERREVILLE (1866-1906), extrait de son mémoire de maîtrise en études québécoises à l'U.Q.T.R.

LA SCIERIE TOURVILLE de Pierreville

Au XIXe siècle, l'exploitation forestière connaît deux phases distinctes. La première caractérisée par la production de bois équarri, débute à la fin du XVIIIe siècle et se poursuit jusqu'à la fin du XIXe avec une décroissance rapide à partir de 1870. La seconde phase s'amorce vers 1850 et se développe grâce à l'augmentation rapide des populations urbaines et la mise en chantier d'un grand nombre de réseaux ferroviaires, surtout aux Etats-Unis. Cette forte demande pour le bois de construction suscite l'intérêt des industriels canadiens et américains qui implantent à l'embouchure de la plupart des rivières du Québec des scieries pour exploiter le potentiel forestier de nouvelles régions. Les scieries les plus importantes se trouvent dans les régions de l'Outaouais, du Saguenay et de la Mauricie. Mais d'autres régions ont su également tirer partie de la nouvelle conjoncture et c'est ce que nous tenterons de voir rapidement.

C'est vers 1866 que Louis-Adélard Sénécal, industriel montréalais déjà très actif sur les rives de la rivière Saint-François (il possède des scieries à Saint-David, Saint-Guillaume, Wickham, Kingsey et Acton), décide de s'installer à Saint-Thomas-de-Pierreville pour administrer les affaires de la compagnie qu'il vient de former avec quelques associés. La Compagnie des moulins à vapeur de Pierreville, se propose avec un capital de départ de \$54,000 de construire une importante scierie sur l'île du Fort Notre-Dame-de-Pierre-(aujourd'hui ville) à l'embouchure de la rivière Saint-François à quelques kilomètres du lac Saint-Pierre. Le projet ne se réalise pas sans opposition. Quelques habitants de l'île et des environs s'opposent à la monopolisation du chenal Tardif (chenal où la compagnie laissera flotter son bois durant tout l'été) pour les seuls intérêts de la compagnie. Les habitants affirment que le chenal a toujours été une voie navigable très achalandée et qu'il doit en être ainsi à l'avenir. Les opposants ont peu d'écho auprès du gouvernement (Louis-Adélard Sénécal est député du comté d'Yamaska) et la construction de la scierie débute en 1867. Elle est construite de bois avec en annexe deux bâtiments de brique qui abritent la machinerie et les chaudières pour la vapeur. Outre cette scierie, la compagnie achète ou construit sur l'île: des boutiques de forge et de menuiserie, des "moulins" à farine, à planer, à carder, une grande maison de brique, sept maisons à logement avec écuries et remises (pour loger ses employés), une dizaine de lots et un quai sur la rivière Saint-François. Les propriétaires installent également une voie ferrée qui traverse l'île et relie la scierie au quai d'embarquement. En 1870, la production atteint grâce aux 146 scies que compte la scierie, 14 millions de pieds de bois de construction (à la même époque dans la Mauricie seule la scierie d'Alexander Baptist produit davantage) que la compagnie vend \$150,000. La scierie fonctionne durant sept mois et demi environ et embauche 145 employés. Cela sans compter les 200 travailleurs forestiers occupés à la coupe du bois.

Pour alimenter la scierie, la Compagnie des moulins à vapeur de Pierreville n'a accès à aucune concession forestière gouvernementale. La plus grande partie du bois provient de lots de terrain lui appartenant sur les rives de la rivière Saint-Francois. En 1878. l'entreprise possède 221 lots ou parties de répartis dans les cantons de Grantham, Wendover, Wickham et Simpson dans le comté de Drummond et Brompton dans le comté de Richmond. Le tout couvre une superficie supérieure à 40,000 acres carrés. L'ensemble du patrimoine foncier de la compagnie se situe parallèlement à la Saint-François ou v est relié par son réseau de tributaires. Pour acheminer les billes, on pratique la drave sur une distance de 150 kilomètres environ: des limites du comté de Drummond à l'embouchure de la rivière. Le bois est surtout exporté vers Montréal et New York par une flotte de bateaux et péniches appartenant à la compagnie et dont un certain nombre furent construits à l'emplacement de la scierie sur l'île du Fort.

Durant ses quarante années d'existence, la scierie du bout de l'île progresse de façon tumultueuse. Deux incendies consécutifs (1870 et 1874) qui détruisent la majorité des installations et la contraction des marchés du bois, obligent les premiers propriétaires à déposer leur bilan le 26 mars 1878. La faillite est aussitôt acquise par les créanciers principaux (les banques d'Hochelaga, du Peuple, Jacques Cartier et des Marchands) qui revendent le tout trois ans après, à la Tourville et Compagnie, pour la somme de \$40,000. Louis Tourville et Joel Leduc exploitent la scierie de Pierreville simultanément avec celle de Louiseville qui emploie plus de 500 travailleurs au début du XXe

siècle. En 1892, les actifs de la Tourville et Compagnie sont vendus à Tourville Lumber Mills qui à son tour est cédée à la St-Lawrence Paper Mills en 1925. Les actifs et les archives de l'entreprise sont dédales donc perdus dans les administratifs des compagnies de pâtes et papiers. Après avoir suscité la formation d'un nouveau village, Notre-Dame-de-Pierreville, en 1894, la scierie "Tourville" ferme définitivement ses portes durant l'été 1906. L'épuisement des réserves réseau forestières qui longent le hydrographique de la rivière Saint-François semble être la principale raison de cette fermeture.

L'implantation d'une entreprise de envergure dans un milieu des essentiellement agricole eu a conséquences multiples. Malheureusement l'état de la recherche ne nous permet pas encore d'en évaluer la portée. Il ne fait toutefois aucun doute que la présence de cette compagnie joua un rôle déterminant sur le développement des villages environnants. Et pourtant, il n'y a guère plus que les vieux habitants de l'île qui se souviennent encore que "l'Hôtel des pêcheurs" n'est autre chose que la bâtisse qui abritait les chaudières et leur église, l'ancien magasin de la Compagnie des moulins à vapeur de Pierreville. Les dimensions mêmes de ces immeubles tranchent encore l'architecture générale de ce modeste village de pêcheurs qu'est Notre-Damede-Pierreville.

AlainGamelin.



À travers la Mauricie

CHAMPLAIN:

La société historique de Champlain nous rappelle de ne pas oublier de visiter leur magnifique église lors de nos prochaines randonnées du patrimoine dans leur patelin. Un dépliant fort bien fait nous donne une foule de détails intéressants sur l'église paroissiale de Champlain, bâtie en 1879. Aussi à surveiller pour janvier: une exposition d'horloges anciennes!





ODANAK:

Connaissez-vous le musée des Abénakis à Odanak? C'est dans l'ancienne école des Abénakis, bâtie au début du siècle qu'est abrité ce musée unique en son genre. Des visiteurs peuvent voir un montage audio-visuel qui a été préparé afin de retracer dans ses faits saillants, la vie de la tribu abénaquise le long de la rivière St-François, tout comme il explique le présent à travers sa vie quotidienne. Dans son prochain numéro, le Coteillage publiera un article de Madame Esther Nollet, retraçant l'histoire des Abénakis d'Odanak.

STE-ANNE-DE-LA-PÉRADE:

La société historique de la région de Ste-Anne-de-la-Pérade inc. a un nouvel exécutif depuis le mois d'octobre dernier, suite à l'assemblée générale annuelle qui a eu lieu à St-Stanislas. Le nouveau président est Monsieur Gérard Ebacher de St-Prosper. Il sera entouré de Madame Janine T. Massicotte de St-Stanislas, Monsieur Hubert Veillette de St-Narcisse, Madame Jeanne-d'Arc Rompré et Monsieur le Chanoine Charles-Henri Lapointe, tous deux de La Pérade.

TROIS-RIVIÈRES:

Le 25 novembre dernier a eu lieu le lancement d'un document télé-visuel intitulé: "La Mauricie forestière au 19e siècle"; il a été réalisé par Gary Myles du Service de l'audio-visuel de l'Université du Québec à Trois-Rivières, avec la collaboration d'historiens du Groupe de recherche sur la Mauricie (Benoit Gauthier, René Hardy, Normand Séguin). Ce vidéo de 50 minutes vise à reconstituer les étapes de la formation de la société mauricienne au 19e siècle à travers l'histoire de l'exploitation forestière. Concu pour la télévision, il s'adresse à un large public, mais en particulier aux professeurs et aux étudiants qui s'intéressent à l'histoire de la région comme moyen de mieux faire comprendre l'histoire nationale.

COURRIER

LE CIMETIÈRE ST-JAMES

Le 29 novembre 1808, l'honorable Louis Gugy et son épouse, Juliana Connor, ont généreusement cédé un terrain à la communauté anglicane de Trois-Rivières. J'ai pensé vous faire lire la lettre que je me suis permise de lui adresser pour le tenir au courant des récents réaménagements qu'a subis le cimetière St-James.

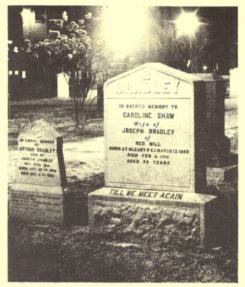
Cher monsieur Gugy,

Je voulais depuis longtemps vous remercier d'avoir cédé à la communauté anglicane de Trois-Rivières, un terrain de 106 pieds par 212 pieds sis au coin des rues St-François-Xavier et De Tonnancour.

Vous auriez raison de me dire qu'il était temps que je vous écrive puisque cela fait déjà 173 ans que vous avez permis aux membres de l'Eglise unie d'Angleterre et d'Irlande d'avoir enfin leur propre cimetière. Il faut m'excuser, j'ai eu du mal à retracer votre nouvelle adresse.

Maintenant que vous me pardonnez, je tiens à vous dire que depuis 1808, quoiqu'on ait pu dénombrer plus de 900 sépultures selon les registres protestants de l'état civil, en 1980, on ne retrouvait plus que 99 emplacements ou pierres tombales. Pire encore, la vôtre n'y est même pas; mais en fait, je ne suis pas sûre que vous y soyez enterré. Je cherche encore!

De toute façon, soyez assuré que le cimetière St-James a servi de dernier repos à plusieurs personnalités. Pour n'en nommer que quelques-unes: citons la famille Antrobus, dont monsieur John qui était juge de paix et Grand Voyer du District de Trois-Rivières; Matthew Bell, membre du Conseil législatif du Bas-Canada et directeur des Forges St-Maurice; Edward Cartwright, capitaine de la milice canadienne; James Davidson, médecin de Trois-Rivières; Robert Gilmor, assistant-commissaire général de Trois-Rivières; William Lanigan, aubergiste; le Rev. Robert Quirke Short, recteur de la paroisse St-James et



Un cimetière ressucité Photo: Louis Valentine

bien sûr, James Sinclair qui combattit sous les ordre du Général Wolfe (et qui devint le premier gouverneur militaire de Trois-Rivières sous le régime britannique.)

Depuis les deux dernières décennies, bon nombre de personnes et d'organismes ont tenté à maintes reprises de redonner à ce site historique, laissé au plus total abandon, son aspect d'antan.

C'est maintenant chose faite. Le cimetière St-James fera désormais l'orgueil des amateurs de lieux propices à la réflexion et à l'étude du passé.

Si votre position actuelle vous permet de le voir tout rajeuni, je suis certaine que vous appréciez et remerciez le ciel (et les deniers du gouvernement) qui a permis à ce coin de notre patrimoine, mal connu des Trifluviens et des gens de notre belle région, de reprendre sa place dans l'histoire de la communauté anglicane du grand Trois-Rivières.

Là-dessus, monsieur Gugy, je vous laisse reposer en paix, où que vous soyez.

Suzanne Girard

La Cathédrale de Trois-Rivières

"... mais s'il est un moment qu'entre tous je vénère Et qui mêle ton coeur à celui de ma mère C'est le doux souvenir, lorsque sur les côteaux Tout-petits nous allions bien loin de la maison Et que cherchant, inquiets, quelque point de repère On nous disait: "Tu vois le grand clocher là-bas? C'est là qu'est ta maman".

Cet extrait d'un poème d'Alphonse Piché, poète trifluvien, nous offre une vision de notre cathédrale comme d'un point de repère rassurant. Et c'est bien vrai: où que l'on soit, d'où que l'on arrive à Trois-Rivières, la flèche de la cathédrale nous indique le coeur de la ville. Mais il n'en fut pas toujours ainsi; notre cathédrale fut privée de clocher pendant bon nombre d'années. En fait, ce n'est qu'en 1905 que J.B. Bourgeois, reprenant le plan original de Victor Bourgeau, dota la tour de sa flèche actuelle. Presque 50 ans après l'inauguration du temple...

C'est en 1858, six ans après la création du diocèse de Trois-Rivières, que les Trifluviens peuvent assister à la messe célébrée dans leur cathédrale enfin terminée. Ou presque... Car faute d'argent, le projet initial, conçu par Victor Bourgeau, n'était pas entièrement réalisé lors de l'inauguration. Ce n'est qu'au fil des ans que l'on paracheva l'édifice de style gothique.

En 1882, Mgr Laflèche fait poser le premier clocher sur le toit en forme de





Vitrail de la Cathédrale Photo: Louis Valentine

diamant qui surmontait jusqu'alors la tour de la façade. En 1904, on complète et on agrandit l'édifice: le clocher est haussé, le sanctuaire est agrandi, le maîtreautel et la sacristie sont renouvelés.

En 1905, on installe enfin la flèche actuelle sur la tour. Mais il faut attendre 1912 avant d'entendre sonner le carillon installé cette année-là. Les six cloches du carillon pèsent en tout plus de 26,000 livres! Le "bourdon" à lui seul en pèse 16,000...

Quant aux magnifiques verrières qu'on classe parmi les plus belles au pays, elles sont l'oeuvre de Guido Nincheri, peintreverrier florentin. Représentant les invocations des litanies de la Vierge, ces verrières ont été commandées en 1923 par Mgr Cloutier.

Notre cathédrale n'est pas encore reconnue comme monument historique. Pourtant...

Louise Hamel.

Loi sur les____biens culturels

Fout bien culturel peut être "reconnu" ou "classé". La reconnaissance d'un bien par le Ministre des affaires culturelles est faite au moyen d'une inscription dans un registre central tenu par le Ministère des affaires culturelles. Une fois reconnu, un bien ne peut être transporté en dehors du Québec sans la permission du ministre; de même, dans le cas d'un immeuble par exemple, on ne peut y faire aucune destruction, altération, restauration, réparation ou modification sans avis préalable au ministre.

La Gazette officielle du Québec doit publier une liste trimestrielle des biens culturels reconnus ou classés depuis la dernière publication.



L'aïeule du mois



Madame François Bouvet (Louise Bergeron) Vers 1870 - St-Grégoire

-0 -

Il existe environ 35 sociétés d'histoire et de patrimoine dans notre région. Nous avons publié la liste de huit d'entre elles dans notre premier numéro. En voici quelques autres:

Société d'histoire de l'Ormière 192 route du Pied de la côte Maskinongé P.Q.

Comité de protection des oeuvres d'Ozias Leduc 870 rue St-Patrice Shawinigan-Sud P.Q.

Société historique de Champlain 624 Notre-Dame Champlain G0X 1C0

Société historique Princeville 121 rue St-Jacques Ouest Princeville P.O.

LE POINT:

Dans l'air glacial de décembre, l'oiseau ralentit son vol, le pigeon s'apprête à rejoindre son nid sur le sommet du mur de pierre. Sous le poids du volatile, le mortier craque, cède, la pierre qui le supportait se détache et s'écrase sur le sol au pied du mur. C'est la seconde aujourd'hui. Depuis huit ans le mur se désagrège. Le Petit Séminaire de Nicolet se meurt...

INAIRE I

A cette époque de l'année, les nicolétains ne le voient pas. Courbés pour ne pas faire face au froid, ils passent devant les ruines du petit séminaire sans s'arrêter, de peur que le froid les fige comme il a figé l'avenir du bâtiment.



Nicolet, 27 mars 1973

Victime d'un incendie qui l'a atrocement mutilé le 27 mars 1973, le séminaire se meurt de ses brûlures. Jusqu'à maintenant, son propriétaire n'a pas réagi à la gravité de ses blessures. Il a tout au plus menacé de le démolir peu après la tragédie. Huit ans après l'incendie, le gouvernement n'a toujours pas statué sur l'avenir des ruines et des locaux désaffectés du séminaire de Nicolet. La même question revient donc toujours, comme un leitmotiv: les ruines du séminaire disparaîtront-elles à jamais sous les pics des démolisseurs ou leur insufflera-t-on une nouvelle vie?

Quelque chose à Nicolet mais...

On a tellement écrit sur le petit séminaire de Nicolet, son histoire, sa tragédie, son avenir! Construit en 1803, le troisième collège classique de l'histoire du Québec (après Montréal et Québec) a été vendu en 1969 au gouvernement du Québec qui en a fait la première école québécoise de formation policière. L'institut de police du Québec était né. Après l'incendie de 1973, l'IPQ s'est tout simplement replié dans ses nouveaux locaux, attenants au petit séminaire.

Bien sûr, le gouvernement a fait appel à de grands spécialistes afin de connaître leur diagnostic sur l'état des structures et fondations du bâtiment. Etudes, rapports, recommandations se sont ainsi succédés sur les bureaux du Ministère des travaux publics, propriétaire des restes du séminaire. Les dernières analyses remontent au début de 1981 et donnent un diagnostic peu encourageant, notamment pour la chapelle. En fait les expertises des trois firmes de consultants démontrent la fragilité du

sous-sol qui affecte les fondations et les structures de l'édifice. La restauration serait onéreuse, près de quatre millions de dollars (\$4,000,000.) Il existe bien sûr des solutions à court terme pour ralentir la détérioration des ruines! Recouvrement d'un toît, protection des fondations... mais tous ces remèdes n'en demeurent pas moins coûteux surtout si le gouvernement décide après étude, de ne pas reconstruire et de démolir les ruines.

Si le gouvernement décide de conserver les ruines, une intervention de sa part serait urgente. Mais les conserver pourquoi? Les politiciens ont sûrement raison de s'interroger sur le bien-fondé d'un tel investissement et sur ses retombées politiques. Ils veulent en fait obtenir la certitude que l'édifice, s'il est reconstruit, sera utilisé à son maximum. On ne veut pas répéter l'expérience du manoir de Tonnancour à Trois-Rivières dont plusieurs locaux sont demeurés inoccupés pendant sa première année d'activité.

"Si la population le veut il y aura sûrement quelque chose à Nicolet". En 1978, Denis Vaugeois, alors Ministre des affaires culturelles répondait ainsi à l'écrivain nicolétain Louis Caron qui l'interrogeait sur l'avenir de l'édifice dont une partie a été classée monument historique peu après l'incendie. Vaugeois relance ainsi la balle aux nicolétains. Ceux-ci qui réclament à grands cris la reconstruction du bâtiment, doivent donc justifier leur demande. Pour ce faire, ils doivent soumettre une liste des projets susceptibles d'utilisation de l'aile incendiée et des locaux désaffectés, au total plus de 55,000 pieds carrés de plancher.

Trouver des projets d'utilisation

Le maître d'oeuvre de cette démarche, la ville de Nicolet, a confié à un comité ad hoc la tâche de "trouver des projets". Le comité, formé en avril 1981, a éprouvé des diffultés à orchestrer ses actions. "On est maintenant bien parti et certains projets ont retenu notre attention et sont maintenant l'objet d'une étude plus sérieuse". Clément Dubois, l'un des sept membres du comité, est un de ceux qui a relancé avec plus de vigueur le débat entourant la reconstruction de l'édifice en dénonçant l'inertie du gouvernement, dans ce dossier.

Dans sa sélection des projets d'utilisation, les membres du comité doivent tenir compte des contraintes géologiques; la capacité portante du sol réduit les utilisations possibles du bâtiment. Ainsi l'idée de déménager les archives du Séminaire à l'intérieur de l'édifice reconstruit semble

irréalisable, compte tenu du poids que représente de telles installations. Selon Gilles Proulx, autre membre du comité, "il est certain que de nouveaux locaux plus spacieux seraient appréciés mais ce projet ne peut avoir de suite aussi à cause des coûts que devrait payer un loyer encore plus élevé." Monsieur Proulx travaille à ce qu'il considère comme le trésor du séminaire, les archives. Des dizaines de milliers de documents, manuscrits, une richesse inouie qui font de ces archives les troisième plus précieuses au Québec. Les utilisations de l'édifice sont donc limitées. En fait la vocation du bâtiment s'oriente vers des activités administratives ou culturelles! Bureaux de l'hôtel de ville, de la municipalité régionale de comté de Nicolet et peutêtre même un musée. Le comité établira plus clairement au cours des prochains mois la liste des utilisations possibles du séminaire, liste qui sera remise au gouvernement.

Priorités à l'IPO

Les projets que soumettra la ville ne seront toutefois pas étudiés prioritairement. L'Institut de police du Québec, qui occupe toujours des locaux attenants à ceux du séminaire, a également des requêtes à formuler. Le Ministère de la justice, de qui relève l'institut, examine présentement les besoins de l'école policière en terme de locaux et cet examen est réalisé dans l'option de modifications mineures à la vocation de l'institut qui pourraît entraîner une diminution de fréquentation. Les besoins seraient alors moins grands.

L'institut aura tout de même priorité d'utilisation et les projets soumis par la ville serviront à combler les locaux vacants.

Mais attention, rien n'est encore acquis! Bien avant que cette étape se réalise, le gouvernement devra étudier les projets et demandes, faire exécuter plans et devis s'il décide de reconstruire le bâtiment. Rien n'indique que les administrateurs des deniers publics donneront suite aux projets qui leur seront présentés et leur intention ne sera connue qu'en 1983.



L'intérieur du Séminaire.

D'ici là, les ruines du séminaire demeureront la proie facile des nos conditions climatiques. La pluie, le vent, le froid et la neige continueront à gruger les murs de l'édifice abandonné. Et l'oiseau fera son nid sur une autre pierre ...

Pierre St-Yves

VOLET FINAL DE "LA BÊTE À SEPT TÊTES"

Deux artistes de la région nous livrent leurs impressions après avoir découvert la chapelle abandonnée du Séminaire de Nicolet.

C'est au tournage de cette émission pour Radio-Québec que nous avons pu découvrir la chapelle St-Raphaël du séminaire de Nicolet qui fut construite en 1903, selon les plans de la petite chapelle qui, elle, datait de 1827.

En 1969, la propriété du Séminaire, incluant la chapelle a été cédée au Ministère des travaux publics. Après l'acquisition des lieux, un projet de démolition amène les prêtres à organiser un encandébarras afin d'évacuer la chapelle de tous ses objets de valeur.

Le projet de démolition a été abandonné et 12 ans après c'est telle qu'elle a été laissée que nous l'avons trouvée.

Le premier coup d'oeil nous fait constater l'immensité des lieux, la lumière, l'acoustique, les moulures, les dorures et aussi la dévastation...

On peut facilement imaginer la splendeur de la chapelle avec dans la nef huit autels latéraux et ses statues tout en marbre de Carrare. Le jubé était orné de huit autres autels en bois doré. De plus, des peintures importées d'Europe illustrant le chemin de croix, décoraient la chapelle entière.

Ce qui impressionne, c'est davantage l'art ornemental que l'architecture. Nous avons pu y admirer le travail des artisans du début du siècle, en particulier des plâtriers et les maîtres-doreurs, qui pendant 4 mois ont travaillé à la décoration de la chapelle.

Depuis 1969, bien que quelques projets aient été présentés par divers organismes, la chapelle St-Raphaël est tombée dans l'oubli, même pour les nicolétains. C'est peut-être dommage que ces projets n'aient pas été réalisés mais tout reste encore à faire.

Il ne faudrait sûrement pas penser à reconstituer les lieux, le coût en serait exorbitant, mais serait-il téméraire de supposer que cet espace puisse s'ouvrir à différentes manifestations artistiques permanentes: théâtre, expositions, concerts, récitals, cinéma?



Angelot-débris
Photo: Louise Lavoie-Maheux

Il est évident que la culture achemine son développement en commençant par l'utilisation maximale des espaces publics; nous attendons, à partir de maintenant les preuves de la bonne foi des intervenants culturels régionaux.

-0 -

Texte: Myriam Pinard et Louise Lavoie-Maheux



L'Humanité passe son temps à détruire, à raser le passé, à tâcher de l'abolir; puis quand on est bien loin et qu'il est trop tard, à tâcher de le retrouver, de le déterrer et à vouloir s'en ressouvenir.

SAINTE-BEUVE, Pensées et Maximes



BULLETIN D'ADHÉSION

Devenez membre de la Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières.

FICHE-RÉPONSE

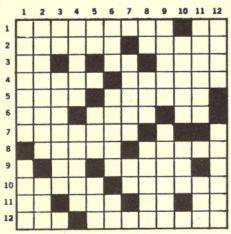
Je désire devenir membre de la Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières.

Poster dès maintenant à :

La Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières Monsieur Adrien Proulx, président Case postale 1391 Trois-Rivières. Québec

S Waller

CRUCIVERBIAGE PATRIMONIAL



HORIZONTALEMENT

- 1—En 1754, ils faisaient bâtir l'actuelle église anglicane trifluvienne — Antimoine.
- 2—Sans mouvement Premier évêque de Trois-Rivières.
- 3—Drame lyrique japonais Adj. poss. Voie ferrée.
- 4—Tour de guet Ingénieur allemand, concepteur d'un moteur qui porte son nom.
- 5-Affl. de l'Oubangui Ville d'Allemagne.
- 6—Epoque Morceau de bois utilisé pour mettre d'aplomb Saint.

- 7-On y consomme de la bière.
- 8—Nom scientifique de la seiche Notaire, un des premiers instituteurs tifluviens.
- 9-Nickel Petits citrons.
- 10—Pilier quadrangulaire de renforcement (pl.) Qui a un gros ventre.
- 11—D'un verbe gai Voie de circulation Rhénium — Note de musique.
- 12—Fête vietnamienne Fondateur, en 1817, du premier journal trifluvien.

VERTICALEMENT

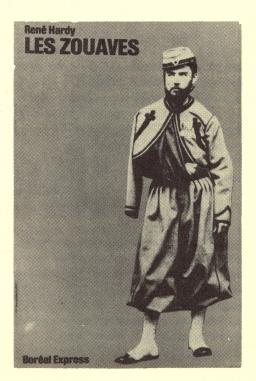
- 1—Pseudonyme de l'écrivain Philippe Panneton, l'auteur de "Trente arpents" — Député trifluvien, premier député juif de l'Empire britannique (1807).
- 2—Débarrasseras des noeuds Réfute.
- 3-Adj. dém. Donnent de l'éducation.
- 4—Du verbe prier, en latin Surveiller.
- 5—Lieutenant Eclat de voix Point cardinal.
- 6—Terme de tennis Moulin à l'usage de tous Obtenu.
- 7—Prénom féminin Chiffre romain.
- 8—Technétium Colère Anciennement William Henry — Faire venir avec soi.
- 10-Ilôt dans le désert Là où se lève le soleil.
- 11-Du verbe skier Allemagne de l'Ouest.
- 12—Propriétaire des Forges de St-Maurice de 1793 à 1846 — Peintre et graveur nicolétain réputé.

Un brin de lecture...

René Hardy. Les Zouaves. Montréal, Boréal Express, 1980, 312 p.

René Hardy, professeur d'histoire à l'Uniniversité du Québec à Trois-Rivières, a obtenu cet automne le prix Lionel-Groulx pour le meilleur livre québécois d'histoire de l'année 1980.

Rome, vers 1864. Le chef spirituel des catholiques qui est aussi le monarque d'un état plusieurs fois séculaire, Pie IX, résiste du mieux qu'il peut aux assauts répétés des forces libérales luttant pour l'unité italienne. Les hordes garibaldiennes, véritables Huns modernes disaient nos journaux ultramontains, sentaient la victoire toute proche. Mais, pouvaient-ils renverser le trône sans déséquilibrer l'autel? On voit bien l'enjeu. Il était de taille et dépassait les seules contradictions internes de la péninsule italienne. L'Europe et l'Amérique en furent saisies. Puis, la situation devint telle que le pape requit le



soutien moral et financier des fidèles du monde. Ignace Bourget, évêque de Montréal, entendit l'appel et, allant au-delà des désirs du pape, lui envoya les enfants de Dieu. Il n'en demandait pas tant.

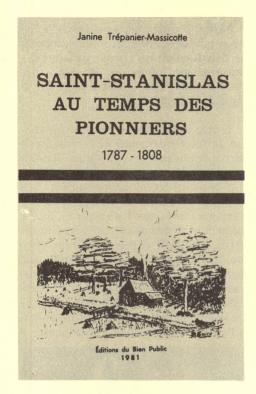
Les voilà, ces jeunes recrues: elles sont originaires de Montréal, de la campagne mauricienne et d'ailleurs; les étudiants serrent les rangs avec les chômeurs; pieux émus par tant de beaux discours, vibrants, sincères, tentés par l'aventure aussi, les Zouaves s'embarquent. Astiqués, bottés, revêtus d'un costume - qui nous fait sourire aujourd'hui - dont l'origine se trouve en Afrique du Nord, chez les Kabyles, ils entreprennent leur odyssée romaine. Venus se battre, ils ne connurent que les camps, les exercices militaires, les veillées d'armes sans lendemain, l'ennui et la malaria.

L'épisode romain des Zouaves n'est qu'une scène de cette grande pièce dramatique imaginée et écrite par les ultramontains pour le théâtre québécois. C'est revenir à l'essentiel: le débat de nature idéologique et politico-religieux opposant la plus grande partie de l'épiscopat supporté par ses nombreux alliés aux libéraux de l'Institut canadien de Montréal. Cela faisait presque deux décennies qu'ils s'affrontaient, sans compromission. Alors que les libéraux ne voulaient rien de moins que la laïcisation des institutions, le clergé - l'Église - cherchait à améliorer sa place dans la société. Or, au moment où Pie IX lançait son cri d'alarme, il n'y avait plus de péril rouge. Mais, encore fallait-il écraser définitivement la bête. Comment mieux faire que mobiliser la plus large partie possible de la population pour poser un geste exceptionnel, frappant? L'organisation d'un corps armé, formé de volontaires convaincus de la justesse de la cause, soutenu financièrement par les quêtes publiques, s'avéra une stratégie habile et efficace.

C'est ce passé récent que René Hardy raconte à la suite d'une enquête de dix ans. Grâce à lui, les Zouaves montent en ligne pour la première fois de leur histoire.

Jean Roy

(suite) Un brin de lecture. . .



Autant de détails pittoresques et intéressants non seulement pour les gens de St-Stanislas et des alentours, mais aussi pour tous ceux que l'histoire intéresse.

Dans sa préface, l'historien Raymond Douville, souligne que "un historien aussi sérieux et réputé que Daniel Rops, de l'Académie Française n'a pas hésité à écrire que l'histoire générale doit beaucoup aux travaux laborieux de ces chercheurs locaux et régionaux."

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'histoire régionale doit beaucoup à cette chercheuse infatigable qu'est Madame Trépanier-Massicotte, qui en est à son quatrième livre.

Louise Hamel

Janine Trépanier-Massicotte. Saint-Stanislas au temps des pionniers, 1787-1808. Editions du Bien Public, 1981, 81 p., préface de Raymond Douville.

Savez-vous en quelle année sont nés les premiers jumeaux de Saint-Stanislas? Vous êtes-vous déjà déplacé en barcagnole? Avez-vous déjà entendu parler des Forges de la Batiscan qui semble-il à une certaine époque, ont même damé le pion aux Forges du St-Maurice?



350ème ANNIVERSAIRE DE TROIS-RIVIÈRES

C'est avec joie et avec fierté que nous accueillons à titre de collaborateur régulier M. Louis-Philippe Poisson. M. Poisson est à l'origine de la construction du désormais célèbre FLAMBEAU, symbole de la participation de la jeunesse de 1934 aux fêtes du tricentenaire de la cité. Louis-Philippe nous explique, dans ce premier article, le sens réel de ce monument méconnu et pourtant riche de signification.

Le Flambeau

La célébration des fêtes du troisième centenaire de Trois-Rivières, en 1934, a causé une effervescence générale dans la population trifluvienne. L'organisation générale en a été confiée à un comité formé de professionnels et d'hommes d'affaires qu'on pourrait désigner sous le nom de bourgeois. Il s'est cependant trouvé, au même moment, un groupe de jeunes qui ambitionnaient de faire leur part pour souligner un anniversaire aussi important mais sans y être invités par le comité d'organisation. Ils avaient terminé leurs études et jouaient déjà leur rôle dans la vie de la communauté trifuvienne. Souvent mis en contact, ils se connaissaient et s'estimaient.

Un jour, au Syndicat d'Initiative, organisme mis sur pied par Armour Landry et voué à l'animation touristique, situé sur la rue Notre-Dame entre les rues Laviolette et Bonaventure, est née l'idée de former une organisation parallèle qui ferait sa part pour animer les fêtes du troisième centenaire. Ils décident alors de fonder LE FLAMBEAU avec en soustitre, Société d'Arts, Sciences et Lettres, qui fit son chemin parmi toutes les initiatives du moment. A cause de son parallélisme, ses membres devaient avoir moins de quarante ans...

Pour manifester sa présence, la société publia une revue mensuelle intitulée LE FLAMBEAU et destinée à renforcer la liaison entre ses membres. Mais il lui manque le nerf de la guerre. Elle le trouve en partie, à cette époque d'austérité, en présentant des conférences, des concerts, des débats oratoires et en organisant des souscriptions auprès des étudiants, des commerçants, des industriels et de la population en général.

L'idée du flambeau faisant son chemin, la Société demande aux étudiants de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal de lui soumettre des maquettes qui détermineront la construction du monument. Elle en reçoit plusieurs et choisit celle qui correspond le mieux à ses aspirations. Le moment des demandes de soumissions arrivé, la Société constate qu'il lui manque des fonds (elle n'a recueilli que \$6,000.00) pour réaliser ses ambitions. L'intervention du sénateur M. Charles-Edouard Bourgeois dont la fille, Marguerite, était membre de la Société, lui procura l'autre six mille dollars manquant.

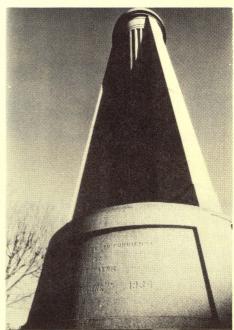


Photo: Louis Valentine.

Et c'est ainsi que le 4 juillet 1934, le FLAMBEAU fut allumé pour la premiè-

re fois. On pouvait lire sur sa base: 1634 - Hommage de la jeunesse trifluvienne aux héros de la petite patrie - 1934. Aujour-d'hui, la négligence des autorités municipales à qui le monument a été remis fait que cette inscription complètement délavée n'apparaît plus, que la tête du monument ne porte plus sa chevelure brillante, chaude et animée qui lui donnait tout son sens. Le passant se demande ce que peut représenter cette masse de pierre éteinte, muette et sans âme.

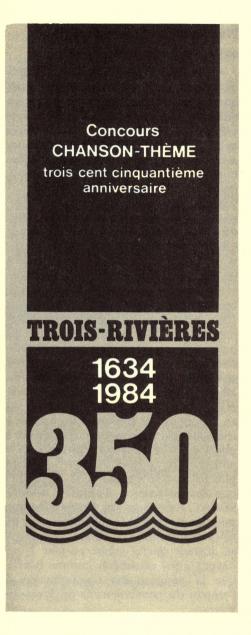
La jeunesse trifluvienne de 1934 qui a voulu participer de cette façon aux fêtes du troisième centenaire de fondation de sa ville espère que les fêtes de 1984 attireront l'attention des autorités pour que le flambeau reprenne vie, pour que le passant, touriste ou résident, sente vibrer le coeur de la cité de Laviolette qui a tant contribué au développement de la nation québécoise dont l'ambitieux destin est prometteur de grandes réalisations.

Louis-Philippe Poisson, premier secrétaire de la Société Le Flambeau

-0-

Solution des mots croisés





Concours Chanson-Thème

Vous avez jusqu'au 31 janvier 1982 pour soumettre une chanson! Pour informations: Le Comité du 350ème anniversaire de Trois-Rivières, C.P. 368, Hôtel de Ville, Trois-Rivières, G9A 5H3.

Nos ancêtres trifluviens savaient-ils écrire?

A une telle question, il est impossible de donner une réponse courte par un oui ou un non. La réalité est très complexe vu que nous avons à couvrir une période de près de 300 ans. En effet, Trois-Rivières ayant été fondée en 1634, les recherches nécessaires pour dresser un tableau satisfaisant de l'alphabétisation trifluvienne, doivent couvrir toute cette période. Pour y parvenir, une technique a été développée: analyser les signatures au mariage. Ces données statistiques dont la valeur de preuve est reconnue aujourd'hui permettent de connaître ceux qui ont au moins un début de connaissances intellectuelles.

Comme le tableau ci-joint le démontre malgré que les mariages relevés après 1760 ne portent que sur trois années sur dix, il v a eu de nombreuses variations dans le pourcentage des signatures entre 1634 et 1939, année où s'arrêtent nos statistiques puisque 98% et même parfois 100% des personnes signent alors. Sous le régime français, les nouveaux arrivés nés en France savent le plus souvent signer à leur mariage. La situation se détériore à partir de la deuxième génération mais le pourcentage moyen descend rarement plus bas que 30% avant 1760. Il faut dire que des instituteurs d'occasion comme Sévérin Ameau et les Frères Charron pour les garçons et les Ursulines pour les filles maintiennent un climat culturel qui se dégrade quand même un peu. Nous devons aussi considérer comme bénéfique la présence des fonctionnaires à l'emploi du gouvernement de Trois-Rivières.

Après 1760, Trois-Rivières, comme plusieurs autres municipalités du Québec atteint difficilement un pourcentage de 20%. Des fonctionnaires français sont partis, l'élite en somme. Ceux qui restent manquent de professeurs. Les Ursulines sont toujours là mais elles ne peuvent pas tout faire. C'est ainsi que les signatures restent peu nombreuses jusque vers 1840. Cette année-là, c'est la fin du creux de la vague.

Le pourcentage des signatures se met à augmenter sans cesse jusqu'au moment où il atteint près de 100% entre 1930 et 1940. Cette période, c'est celle où Trois-Rivières accueille les Frères des Ecoles Chrétiennes en 1844, les Franciscains en 1885, le Séminaire Saint-Joseph en 1860 et une commission scolaire vers le milieu du siècle. C'est aussi l'ère des chantiers, des constructions des barrages, des usines hydro-électriques, des moulins à papier.

Trois-Rivières devient une ville. De ce fait, des professionnels viennent y vivre en plus grand nombre et un modus vivendi nouveau prend forme sur le plan culturel. Ces améliorations profitent autant sinon plus aux femmes qu'aux hommes. Les groupes sociaux qui en bénéficient au premier chef sont les cultivateurs, les journaliers et les ouvriers. Les membres des autres catégories sociales ont toujours signé à près de 100%; ce n'est donc pas à elles que rend le plus service le développement de la scolarisation. Souvenons-nous que de meilleures et de plus nombreuses écoles ne sont pas les seules raisons d'une régression de l'analphabétisme. Un climat social et même économique doit en même temps revigorer la population. L'alphabétisation n'est pas qu'un fait culturel, c'est aussi un phénomène social. C'est ce qui s'est produit à Trois-Rivières après 1840. Voilà pourquoi l'analphabétisme a diminué à compter du milieu du XIXe siècle.

Claude Lessard

Nombre des mariés qui signent et ne								
signent pas à lour mariage à Trois-								
Rivières (1090-1939)								
	Nombre	Mariés		Mariées		Pourcentage		
	des		qui		ui	total des		
	mariages	Si	signent		nent	signatures		
		N	%	N	%			
Personne	ne signe	à son	mariage					
1680-89	20	7	35.0	10	50.0	42.2		
1690-99	24	5	20.8	5	20.8	20.8		
1700-09	47	5	10.6	13	27.8	19.1		
1710-19	32	15	46.9	16	50.0	48.4		
1720-29	28	14	50.0	12	42.9	46.4		
1730-39	60	25	41.7	23	38.3	40.0		
1740-49	55	20	36.4	21	38.2	37.3		
1750-59	68	34	50.0	32	47.1	48.5		
1760-69	58	14	24.1	22	37.9	31.0		
1770-79	23	6	26.1	4	17.4	21.7		
1780-89	17	5	29.4	4	23.5	32.4		
1790-99	39	5	12.8	7	17.9	15.4		
1800-09	42	6	14.3	5	11.9	13.1		
1810-19	51	9	17.6	9	17.6	17.6		
1820-29	72	9	12.5	4	5.6	9.0		
1830-39	185	14	23.8	55	29.7	26.8		
1840-49	129	25	19.4	36	27.9	23.6		
1850-59	92	28	30.4	33	35.8	33.1		
1860-69	138	60	43.5	57	41.3	42.4		
1870-79	219	100	45.7	106	48.4	47.0		
1880-89	229	118	51.5	124	54.1	52.8		
1890-99	214	133	62.1	159	74.3	68.2		
1900-09	244	167	68.4	182	74.6	71.5		
1910-19	349	300	85.9	311	89.1	87.6		
1920-29	594	562	94.6	570	96.0	95.3		
1930-39	459	452	98.5	453	98.7	98.6		

HOMMAGE À UN TRAVAILLEUR DU PATRIMOINE!

Si un jour, la ville de Trois-Rivières décidait d'élever un monument à la mémoire de Conrad Godin, "trifluvien de haut mérite", il faudrait que le dit monument, pour être fidèle, soit mobile sur son socle. Oui, qu'il puisse marcher à petits pas rapides, qu'il gesticule, qu'il raconte des histoires, qu'il puisse aussi éclater d'un bon rire communicatif! Pourquoi, tant qu'à faire, ne pas le représenter au travail, pendant qu'un téléphone sonnerait à chaque minute? C'est là qu'on réalise qu'aucun monument ne saura jamais dire ce que fut cet homme qui n'arrête pas d'aimer sa ville et les gens.

Le "curriculum vitae" du Dr Godin, c'est trois feuilles d'une écriture serrée où l'on voit qu'il s'est mêlé à tout et de tout: le arts, les sports, les sciences, l'histoire, la santé, la bienfaisance, les oeuvres humanitaires et religieuses, etc, etc. Chose curieuse, il est diplômé de la Royal Embalming of Canada. On dira: "passe qu'il détienne tous les brevets de sa profession de dentiste, mais qu'il soit aussi embaumeur, c'est le bouquet!"

Conrad Godin est né à Trois-Rivières en 1904. Son âge? on dirait qu'il n'en a pas. Chaque jour, on le rencontre, rue des Ursulines; il se rend à son bureau, rue Bonaventure où des clients l'attendent. Il s'en va souvent à pieds: il aime sa rue, il l'arpente allègrement, ramassant un papier, redressant un piquet qui penche, arrachant des herbes qui envahissent le trottoir et saluant les passants. S'il a le temps, il cause un peu. Au bureau, il placera sous la main son carnet de bonnes histoires qui serviront à détendre un patient nerveux ou simplement pour rire un peu avant de commencer la journée. Son travail est celui de sa profession: minutieux, lent, efficace. N'est-il pas un des plus anciens dentistes qui pratiquent encore?



Dr Conrad GodinPhoto: L. Valentine.

Une belle et bonne vie que celle de Conrad Godin et on la lui souhaite encore longue. Il possède un don d'émerveillement et de renouvellement assez rare. Lui qui pourrait si bien laisser les plus jeunes s'occuper des destinées du monde,il vit intensément, s'engage, se bat, se fait tuer parfois et, toujours, il se retrouve en pleine forme pour recommencer.

Conrad Godin est un modeste, mais il aime souligner qu'il a un jour reçu deux honneurs dont il est bien fier: le premier, c'est d'avoir été décoré de l'Ordre du Canada en 1978 et l'autre, d'avoir été nommé, pour un jour, Supérieur des Ursulines de Trois-Rivières, lors d'un voyage dans le Bas du Fleuve...

Sr Thérèse Germain, o.s.u.

Groupe de recherche sur la Mauricie. . .

Un télé-vidéo, la publication de deux cahiers de recherche sur la Mauricie, un prix d'excellence en histoire. . . L'UQTR "historique" était à l'honneur cet automne! C'est pourquoi dans ce deuxième numéro, Le Coteillage accorde exceptionnellement une place de choix à ces productions universitaires.

Pierre Lanthier a bien voulu nous écrire les grandes lignes de la sixième publication du Groupe de recherche sur la Mauricie intitulé: "L'industrialisation de la Mauricie, 1870-1975." Mais avant, il serait intéressant de connaître les objectifs de ce groupe de chercheurs:

RECHERCHES SUR LA SOCIÉTÉ MAURICIENNE_

Dire aujourd'hui que l'histoire de la Mauricie reste à écrire, ce n'est pas faire offense à la mémoire d'Albert Tessier et à ses émules qui, dans la collection "Les Pages Trifluviennes", nous ont fourni des dizaines de monographies sur différents aspects de l'histoire de la région. C'est plutôt affirmer que chaque génération réinterroge son passé à la lumière des questions que lui suggère le présent.

Ouand le Groupe de recherche sur l'histoire de la Mauricie s'est constitué, il y a cinq ans, à la section d'histoire de la l'Université du Québec à Trois-Rivières, le devenir et le dynamisme des régions étaient au coeur des diverses problématiques visant à définir la société québécoise. C'est dans ce contexte particulier que les membres du Groupe s'interrogeaient sur les différents facteurs qui au 19 siècle, avaient présidé à la formation d'une nouvelle région dans l'axe de la rivière Saint-Maurice et sur le sens de son évolution. Unquestionnement aussi vaste appelait diverses prises de vue sur l'économie, la société et la culture. Il requérait surtout que l'on se donne des instruments d'analyse qui permettraient d'aborder l'étude des diverses facettes du développement de la Mauricie, sans perdre de vue les liens intégrateurs des diverses parties à l'ensemble.

Cette démarche nous suggérait donc de commencer les recherches par la constitution de grands dossiers susceptibles de nous permettre d'avoir une vue englobante et de mesurer et qualifier l'évolution régionale. Par la suite, des analyses particulières viendraient étayer et nuancer les lignes de force dégagées dans ces premières études.

La première étape - celle des dossiers documentaires et statistiques - est maintenant terminée. Elle a donné lieu à plusieurs publications, résultats de la collaboration non seulement des membres du Groupe (Serge Gagnon, René Hardy, Pierre Lanthier, Georges Massé, Jean Roy, Normand Séguin, Louise Verreault-Roy), mais aussi de nombreux étudiants qui ont agi à titre d'assistants de recherche. J'énumère ici sans plus les titres abrégés de ces publications: une biliographie régionale (Boréal Express, 1977), une chronologie (1979), un répertoire de cartes (1981) et quatre dossiers de statistiques sur l'agriculture (1979), les populations municipales et paroissiales (1980), l'exploitation forestière (1980) et l'industrialisation et l'urbanisation qui caractérisèrent le 20e siècle mauricien.

RENÉ HARDY

L'INDUSTRIALISATION DE LA MAURICIE, 1870 - 1975

L'incendie de 1908 a tué l'âme de Trois-Rivières, lisait-on dans le précédent numéro du Coteillage. Sans doute. Pourtant, les Trifluviens auraient très bien pu ressusciter cette âme en construisant une réplique exacte de ce qui a été détruit. Les Polonais ne l'ont-ils pas fait, en 1945, lorsqu'ils ont rebâti Varsovie? Or, la pierre grise et blanche des vieilles maisons a fait place à la brique rouge et aux blocs appartements serrés les uns contre les autres et à de longs édifices aux murs monotones, accompagnées de hautes tours laissant échapper diverses fumées d'une odeur assez peu délicate.

En fait, l'incendie de 1908 n'a pas seulement précipité la mort d'un univers essentiellement axé sur le sciage, les produits du bois et tout ce qui est nécessaire à ces activités, il a également accéléré l'avènement d'une industrialisation exigeant une main-d'oeuvre fortement concentrée, d'énormes capitaux et une technologie à la fois lourde et complexe.

C'est cette industrialisation qui constitue l'objet du sixième cahier publié par le Groupe de Recherche sur la Mauricie (UQTR). Car à elle seule, elle a non seulement modifié la physionomie de Trois-Rivières, mais elle a radicalement transformé tout le paysage mauricien: elle a créé trois villes (Shawinigan, La Tuque et Grand-Mère), bouleversé tout le réseau hydrographique de la Vallée du St-Maurice, amené de multiples transformations sociales et économiques dans une population, naguère regroupée en villages, et désormais entassée dans des quartiers ouvriers. L'industrialisation a pris des proportions telles que l'on n'hésitait

pas, il y a trente ans, de qualifier la Mauricie de "future Ruhr du Canada": n'était-elle pas le centre mondial de la pâte et du papier-journal? N'a-t-elle pas été le berceau de multinationales comme l'Alcan et la Consolidated-Bathurst? Durant les années trente, ne possédait-elle pas le quatrième plus grand complexe hydro-électrique au monde? Il sert peu d'alourdir le palmarès. On aura compris que l'industrialisation, qui a fait ses difficiles débuts dans les années 1880-90, a marqué de façon définitive la Mauricie.

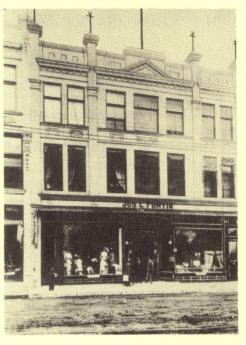
Le cahier qui lui est consacré veut la cerner de deux manières: une première partie mesure l'évolution industrielle des comtés et des grandes villes de notre région. Elle rassemble les statistiques relatives à la population active, au nombre d'établissements et d'employés, aux salaires versés, aux capitaux investis, à la valeur de la production, etc. Or, si ces données permettent de voir la montée rapide de l'industrialisation de 1900 à 1930, elles trahissent également le plafonnement, voire le déclin, de ce phénomène à partir des années cinquante. Comment expliquer ces deux conjonctures? Pourquoi la Mauricie s'est-elle essoufflée dans son expansion?

La seconde partie du cahier apporte des éléments de réponse. Elle met en effet de l'avant les structures et les stratégies des groupes industriels qui se sont établis en Mauricie. Structures et stratégies non seulement à l'échelle de la région, mais au niveau national et international (afin de mieux saisir l'importance réelle que prend la région pour ces groupes). Des tableaux statistiques, mais aussi des organigram-

mes et surtout des chronologies (aussi détaillées que possible dans le cas des groupes les plus importants) rendent compte de la politique suivie par dirigeants industriels. Et les informations ainsi regroupées permettent quelquefois certaines constatations. Par exemple, on a maintes fois accusé la nationalisation de l'hydro-électricité en 1963 et les nombreuses grèves entre 1950 et 1960 d'avoir provoqué le déclin économique de Shawinigan. Sans préjuger de ces arguments, et indépendamment des réalités qu'il incriminent, une analyse des faits laisse entendre qu'il faut ajouter un troisième facteur dans le débat: les stratégies qu'ont suivies les compagnies après 1945 et qui les ont incitées à investir en Ontario et dans la région montréalaise plutôt qu'en Mauricie.

Lorsque Trois-Rivières s'est industrialisée au début du siècle, elle a perdu une âme pour en acquérir une autre. Et l'incendie de 1908 peut être perçu comme le symbole de cette transition. Cependant, en mars 1973, un autre terrible incendie a noirci les nombreuses briques rouges des usines du groupe Wabasso. En lisant Le Nouvelliste de cette époque, on s'aperçoit que les journalistes et les dirigeants municipaux étaient alors angoissés par cet accident, et ceci pour des raisons allant bien au-delà du désastre en lui-même: cet incendie allait-il lui aussi devenir un symbole, celui du déclin? La suite des événements a montré que non. Mais pour combien de temps?

PIERRE LANTHIER



Magasin J.L. Fortin

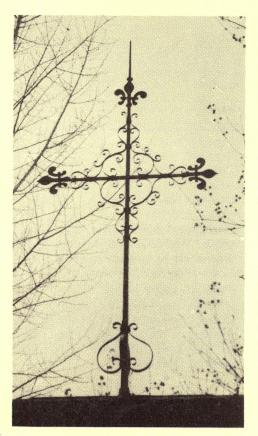


Fenêtre ouverte sur les Ursulines

L'église anglicane de la rue des Ursulines était avant la Conquête une église catholique bâtie par les Récollets. Une magnifique croix de fer forgé la surplombait alors et on peut admirer aujourd'hui ce vestige du Régime Français chez les Ursulines. Soeur Ste-Julie nous raconte l'histoire de cette croix.

"En 1760, les Récollets et les Jésuites furent condamnés à disparaître. Les vainqueurs britanniques portèrent contre eux une double sentence de mort: défense de tout recrutement et spoliation en faveur du gouvernement.

A Trois-Rivières, au lendemain de la Conquête, les Récollets étaient donc devenus trop peu nombreux pour assumer le service religieux de leur église et elle fut fermée au culte. Les révérends pères en demeurèrent propriétaires de droit (mais



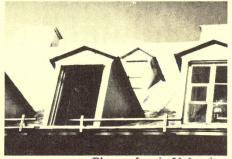


Photo: Louis Valentine

non de fait) jusqu'à la mort du dernier survivant au Canada, le père Louis Demers, décédé en septembre 1813.

En 1776, les Récollets de Québec vinrent enlever de l'église tout ce qu'ils purent emporter, oubliant sans doute un beau tabernacle en bois doré qui fut apporté aux Ursulines, ainsi que beaucoup d'autres choses de moindre valeur, parmi lesquelles se trouvait une croix de fer forgé que les ouvriers avaient retirée du clocher de l'église en 1762, lors des réparations.

Cette croix fut déposée dans la vieille buanderie du monastère des Ursulines que deux incendies avaient épargnée et qui fut démolie en 1908. Elle était la plus vieille maison de la ville.

En 1881, lorsque fut construit le premier "berceau" du jardin, la croix des Récollets fut hissée sur le toit. En 1930, le berceau fut reconstruit et on remit la croix en place.

Après tous ces déménagements, voici qu'on lui fabriqua un coq qui servait de girouette... composée de deux morceaux de tôle soudés. Pendant une grande réparation du toit, le pauvre coq devenu vieux, rongé par la rouille, s'effrita sans le moindre cocorico..."

Cette croix-souvenir se trouve actuellement dans le musée des Ursulines.

Sr Thérèse Germain, O.S.U.

LE COTEILLAGE: SENTIER, ROUTE QUI SERPENTE. (Tiré du Dictionnaire de la langue québécoise de Léandre Bergeron)

La revue "Le Coteillage" et publiée par la Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières Inc. Elle se veut un outil de diffusion de la notion de patrimoine et vise un regroupement des actions dans ce domaine, tant au niveau local que régional.

Photo page couverture: Le Manoir de Niverville

Source: Archives du Séminaire de Trois-Rivières.

Coordination
Adjointe
Claire Labrecque
Collaborateurs
Pierre Saint-Yves
Alain Gamelin
Suzanne Girard
Louise Lavoie-Maheux,
Myriam Pinard

Jean Roy Sr Thérèse Germain, osu

Louis-Philippe Poisson Jean Morasse Claude Lessard Pierre Lanthier René Hardy

Photos Louis Valentine
Claude Demers
Revision des textes Louise Verreault-Roy

Il est possible de se procurer la revue "Le Coteillage" au coût de \$1.25 (frais de port inclus) en écrivant à: La Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières Inc., C.P. 1391, Trois-Rivières, Province de Québec.

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et du Canada.

PROCHAIN NUMÉRO: AVRIL 1982

- Le poète Nérée Beauchemin
- Histoire de la réserve d'Odanak
- Vos chroniques régulières...

Vous avez le goût d'écrire un article? D'effectuer des recherches? D'annoncer de bonnes nouvelles? Le Coteillage est là pour ça.!

L'équipe compte sur les collaborateurs bénévoles pour assurer la production des prochains numéros. — VOUS EN ÊTES? Le Coteillage, C.P. 1391, Trois-Rivières, Ouébec.

ALMANACH DUPEUPE

Beauchemin

1982

- · ALMANACH 1870
- AGRICULTURE
- ALMANACH DES LISTES
- · LES CONCOURS
- AUTOMOBILES
- ÉCONOMIE ET AFFAIRES
- TEMPÉRATURE
- ·LE CANADA
- •LE QUÉBEC
- · TROISIÈME ÂGE
- · SPORTS
- VOYAGES
- 27 SECTIONS





L'ALMANACH PATRIMOINE VOIR À LA PAGE 138 POUR LES COLLECTIONNEURS



Le marché aux denrées de Trois-Rivières. Le reconnaissez-vous? ... Ce n'est pas tout à fait celui que l'on connaît aujourd'hui! Dans un prochain numéro nous tracerons les grandes lignes de son évolution...

Le centre du Québec se met sur son



